

Jérôme Villedieu

## Dinosaures

Ce sont animaux des tubes, des boyaux, des corridors, tous ces passages sont leurs antres.

Les boyaux, les veines, les murs, les bouches, les oreilles, dans tout ça poussent les œufs des dinosaures.

Ils écrivent mal. Ils répètent.

Parfois des randonneurs se sont laissé surprendre.

Les dinosaures en effigie sur des verres de moutarde nous ont habitués à ne pas avoir peur. Les moteurs que nous laissons tourner ne nous protègent pas.

Il y a des carrières perdues (camions sur des routes pleines de sable), où viennent se sustenter ces ombres la nuit.

La noirceur du monde habite au matin les dinosaures. C'est l'absence de couleur des noirs qu'ils s'en vont déchiqueter. Les dinosaures quand ils mordent nous coupent en deux. Pourquoi ont-ils de si grandes dents ?

Arc bouté sur sa haine, féroce tranquillement, prêt à mordre, cause perdue dans sa geôle, n'importe quel bon sentiment fera l'affaire – il s'en saisira. La lumière de janvier sur le fort bloqué. Il la détournera.

L'amour que nous n'avons pas eu nous ne l'aurons jamais.

Les dinosaures s'effondrent, touchés par un inexplicable mal.

Un condensé de douleurs s'abat sur eux, comme plus tard la météorite. Une soupe.

Un voile pesant sur le crâne.

La sensation du vide partout, un vide qui est un trop plein.

Où les choses n'ont plus de poids, ni de géographie,

un corps abattu, affalé, sans autre douleur que celle du vide des entrailles.

Tout pèse donc trop lourd

Bien trop lourd.

Toute commisération est insupportable.

C'est une horreur imperceptible, qu'il est presque possible de vivre avec le sourire; mais non, le sourire lâche, il n'y a personne.

Ils aimeraient bien, ce serait bien si quelqu'un vous prenait dans les bras, vous bouchait tous les orifices, aspirait ce vide grâce à une machine ou une formule magique. Mais il n'existe pas cet aspirateur cosmique. Un aspirateur n'aspire que du vent, de ce vent qui fait frémir feuillages et crêtes.

Alors il va falloir continuer avec ce sourire.

Et la mort leur apparaît parfois comme une délivrance.

Dinosaure que restera-t-il de ces jours

Le cri dans l'eau glacée  
La course contre le cheval  
Rien

Le randonneur écrase un insecte sur son épaule, et le dinosaure en plastique jette un regard désapprobateur.

Les dinosaures remuent lentement dans la fange de leurs amours. Mangent de la salade dans le jardin. Leurs salades sont des arbres qui bordent les allées. Ils sont sortis de la tête d'hommes d'Église, de capitaines d'industrie.

Quand les dinosaures dansent ils cassent le plancher.  
Quand les dinosaures rêvent ils trouent la couche d'ozone. Leur puissance est immense. Ils s'isolent dans des chambres noires, en attendant que ça passe, se fossilisant dans des goudrons puants. En Normandie il y a aussi des étangs où ils sommeillent – près des grands axes.  
Le rouge est leur couleur de prédilection.

Les dinosaures ont parfois d'obscures sensations, qui produisent des catastrophes. Parfois aussi ils n'en peuvent plus et se laissent tomber.  
Ils prennent leurs sexes et les secouent maladroitement, ce qui leur procure bien du plaisir et crée, encore, toutes sortes de catastrophes.

Au bord de cercles bleus et roses ils viennent goûter à des plats élégants, marquises, religieuses, déchirant l'une d'elles au passage.  
Ils voyagent.  
Ils rêvent parfois d'une ces jolies marquises, à peine voilées par leurs plumeaux, mouches, éventails. Nues.  
Les nuages leurs semblent être des codes secrets. Quand ils s'allongent au soleil ils ne sont plus que ce voile noir et chaud, gare à l'animal qui s'approcherait un peu trop.

Aucun mètre ne peut mesurer combien ils s'aiment.  
Aucun psychologue voir la taille de leur cœur.  
Aucun policier les failles de ce cœur, aucun plombier.  
Aucun scientifique, aucun orateur.  
Aucun conducteur, aucun professeur.  
Un tel amour est hors-la-loi, démesuré  
Un amour-dinosaure où toutes les grottes, toutes les montagnes, toutes les cachettes sont des trésors.

Anticipation d'une disparition, en voiture pour l'hôpital.  
Autoroutes. Parfois à la rencontre d'autres bêtes.  
Parfois dans le sens des grands verbiages.  
Rien sur la croûte du macadam, ni dessous. Ils passent près mais ne la foulent pas, grâce à des semelles aménagées.

Très souvent perturbés par des seins trop gros et des douleurs digestives, ils s'isolent dans des bureaux.  
Ils visitent des fermettes loin de toute civilisation, se détendent dans des carrières de pierre ferreuse.

Des hangars bien propres et rangés, un rien bucolique, les voit s'ébrouer. Un vieux tracteur, des outils.

La ferme surplombe un horizon de blés volants.

Ils enjambent facilement les clôtures de bois.

O dinosaurés, votre verbe est une hémorragie perpétuelle.

Vous faites des digues et vivez avec.

Il leur pousse parfois du poil blanc, qui leur donne l'air majestueux. D'un autre point de vue ils ressemblent à des caniches géants.

Les dinosaurés ont trouvé refuge dans une ferme au bord de la forêt.

Il faut admettre qu'ils s'y alcoolisent restant bouche ouverte sur le ciel.

C'était donc ça.

Une force venue du fond des âges.

D'autres l'auraient laissée.

Celle qui me transperce de sa lame.

Une terre aux apparences de luxe.

Infructueuse.

Une terre pourrie.

De cette dépendance nous ferons une aile.

Certaines toiles d'araignée leur donnent le sentiment d'enfreindre un territoire protégé, de passer une frontière (en forêt).

Il n'y a plus assez pour nourrir la famille, et ils ne croient plus à rien.

Ils sont derrière tout à la recherche d'un tel amour.

D'un tel amour qu'ils en perdent la tête.

Leurs têtes sombrent.

Un instant ils voient encore.

Un instant.

La bête va mourir.

La bête est morte.

Bête est la mort.

Belle est la bête.

Leur mort.

Une arme sur la tempe.

Alors chut.

Le silence des dinosaurés.

Naviguant au présent.

L'emprise de la bête est une reprise.

La reprise d'un très bel air.

Une reprise de volée.

Un coup de tête.

C'est un mensonge, que cherche-t-elle à dire, les ciseaux, les bulles, la base derrière le poivre.

Le poivrot.

Tout cela posé sur le marbre pour nous qui glissons sur terre.

Qui tenons à peine debout.

Les bêtes nous ont couché d'un souffle, d'un infime battement d'aile, nous, les infirmes.

Un petit peu de vent sur les chemises du monde, et nous étions déshabillés.

Sans défenses.

Chiffres bâfrés d'une énigme abîmée, déformée.

Sur des feuilles de salade.

Le rien dans ses veines, doucement.

La tête fracassée

Le sexe mouillé

Il dort

Le corps maigre et courbé

Tapie dans le sang elle est une sorte de moteur qui secrète de la rouille et cette rouille se diffuse dans le sang, le durcit, l'épaissit, il ne coule plus aussi bien, s'accroche aux parois des veines, tiraillant ainsi le corps dans son ensemble.

Cette graine de dinosaure est un chatouillement minuscule, cette petite gêne qui n'est pas une douleur mais pire, une graine.

Et puis une bonne saillie leur redonne joie.

Une première comète était passée. Le bruit qu'elle a fait leur a semblé être important, un vrai bruit, qui peut-être les transporterait par delà leur condition. Un grand bruit de derrière les montagnes. Quelque chose de sympathique, de doux, de fusionnel, quoiqu'électrique et amplifié, quelque chose qui dénoue tout, même le sang rocailleux qui s'était caillou accroché aux veines, graine ? Puis cela s'était perdu, évanoui dans la petite gorge, un halo dans la brume épaisse.

Mardi la constellation du Centaure croise celle de l'Hydre. Nous entrerons dans une nouvelle ère, car nous passerons la frontière du Centaure. Jusqu'ici les choses étaient à peu près bien établies. Mais ça va changer. Pour l'instant le gouvernement nous donne de quoi survivre. Mais ça ne va pas durer.

L'ironie du sort : les dinosaures ont été supplantés par les abeilles, les limaces et les lézards, par certaines espèces de crevettes aussi. Ils rêvent à cette descendance impossible. Les abeilles viennent piquer les filles en plein repas. La violence des dinosaures à l'égard de leurs familles est incommensurable : ils ont ce qu'on appellerait maintenant des voix qui leur commandent de les insulter; tandis que ces dernières nourrissent une amertume légitime, mais aigre parfois comme une brûlure d'estomac.

Monstre bête, tu es mort ce jour-là

Le jour s'est ouvert

Tu as fini au creux d'une poubelle

Dans la pâte qui n'est irriguée par aucune lumière

Dans une de ces nappes de béton qui encadrent tes villes

Dans le courant glabre de ta source polluée

Les failles de ce bloc ignorent le tocsin

Il n'y a pas d'autres mondes

Passent les fourmis  
Seul le cerveau dans sa longue peine les connecte à un au-delà  
Étrange  
Jamais une balle ne se perd  
Rien n'est en suspend  
Nous sommes  
Bel et bien morts  
Dinosaurès

Les dinosaurès rêvent encore aux petites crevettes sous le sable.

Parfois ils viennent aussi s'allonger au bord d'un vieux chêne. Ils soupirent et en lapent la racine, en mémoire d'existences tumultueuses. Ils y regardent les traits qu'ils ont gravé avec leurs griffes, tandis que les lézards, la descendance, s'enfuient vers les fossés, les oiseaux chantent, ignorant superbement leurs rôles.

Les dinosaurès se traînent fébriles, digérant mal les viandes, courbaturés de bêtise. Ils se battent pour un reflet de soleil, une seconde de gloire, un morceau de viande. Le soleil, quand il ne les grille pas entièrement, leur est propice. Ils se dorment à sa générosité et à sa candeur, passent de longues heures dans l'abrutissement qui leur flatte le corps, le derme, les écailles, dans ces nuées rouges et or qui sont la marque de celui-ci pour les siècles des siècles.